



*Librio*

---

Barrie

---

# PETER PAN



# PETER PAN

**«Imaginer des univers nouveaux»  
avec nos dossiers Libro +**

*Au vingt-neuvième siècle*, Libro n° 1237

*La Peste Écarlate*, Libro n° 1228

*La Petite Sirène*, Libro n° 682

*Un chant de Noël*, Libro n° 146

---

Barrie

---

# PETER PAN

Traduit de l'anglais  
par Yvette Métral

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Couverture de Cruschiform © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2019, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290209462

# SOMMAIRE

Chapitre 1 .....	7
Chapitre 2 .....	17
Chapitre 3 .....	28
Chapitre 4 .....	44
Chapitre 5 .....	54
Chapitre 6 .....	66
Chapitre 7 .....	77
Chapitre 8 .....	84
Chapitre 9 .....	98
Chapitre 10 .....	102
Chapitre 11 .....	110
Chapitre 12 .....	119
Chapitre 13 .....	125
Chapitre 14 .....	134
Chapitre 15 .....	142
Chapitre 16 .....	154
Chapitre 17 .....	164
<b>Dossier Libro + .....</b>	<b>177</b>



# CHAPITRE 1

## Peter débarque

Tous les enfants, hormis un seul, grandissent. Ils savent très tôt qu'ils doivent grandir. Voici comment Wendy l'apprit à son tour : elle avait deux ans et cueillait des fleurs dans un jardin ; elle en cueillit une autre encore et courut l'offrir à sa mère. Elle devait être bien adorable en cet instant, car Mme Darling, portant la main à son cœur, s'écria : « Si tu pouvais rester toujours ainsi ! » Elle n'en dit pas plus long, mais dorénavant Wendy sut qu'il lui faudrait grandir. Dès qu'on a deux ans, on n'y échappe pas, on sait. Deux est le commencement de la fin.

La famille habitait au n° 14, et jusqu'à la venue de Wendy, sa mère était la reine. C'était une dame charmante, avec une tournure d'esprit romantique et une bouche si joliment moqueuse. Son esprit romantique ressemblait à ces petites boîtes qui viennent de l'Orient mystérieux et contiennent d'autres boîtes encloses l'une dans l'autre. Vous croyez être arrivé à la dernière, elle en cache encore une à l'intérieur. Quant à cette bouche moqueuse, un baiser y était posé que Wendy ne parvenait jamais à prendre. Il se tenait là, bien ostensiblement, au coin des lèvres, à droite.

Et voici comment M. Darling conquiert sa femme. Le bataillon des messieurs qui se trouvaient célibataires alors qu'elle était encore jeune fille ayant découvert au même moment qu'ils en étaient amoureux, tous se précipitèrent chez elle pour lui demander sa main. Tous, sauf M. Darling qui prit un fiacre et entra le premier dans la place. Ce fut ainsi qu'il la conquiert. Il obtint tout d'elle, à l'exception de la boîte la plus secrète dont

il ignora toujours l'existence, et du baiser auquel avec le temps il renonça. Wendy pensait que Napoléon, lui, aurait fini par l'obtenir, mais je le vois bien en train d'essayer, puis battre en retraite, fou de colère, en claquant la porte.

Devant Wendy, M. Darling se vantait souvent de ce que sa mère non seulement l'aimait mais le respectait. Il était un de ces êtres profonds et subtils pour qui les valeurs mobilières n'ont pas de secret. En vérité, personne ne s'y connaît vraiment en la matière, mais lui avait tout à fait l'air de s'y connaître et sa façon d'affirmer que les valeurs sont en hausse et les titres en baisse inspiraient aux femmes le plus grand respect.

Mme Darling se maria en robe blanche ; au début elle tint les livres de comptes à la perfection, comme en se jouant : il n'y manquait même pas une tête de choux de Bruxelles. Puis, peu à peu, des choux-fleurs entiers passèrent au travers, et à leur place, l'on vit des images de bébés sans visage. Au lieu de les additionner, Mme Darling les dessinait. C'étaient ses pronostics.

Wendy vint la première, puis John, enfin Michael.

Durant une semaine ou deux après la naissance de Wendy, ses parents se demandèrent s'ils pourraient la garder, car cela faisait une bouche de plus à nourrir. M. Darling était très fier de son rejeton, mais en homme responsable, il vint s'asseoir sur le lit de sa femme, lui prit la main et se mit à calculer les dépenses futures, sous le regard suppliant de Mme Darling. Elle était prête à courir ce risque, advienne que pourra, mais ce n'était pas du tout la façon de voir de son mari : il n'y voyait clair qu'armé d'un crayon et d'une feuille de papier. Et, si par malheur elle l'embrouillait avec ses suggestions, il devait tout recompter depuis le début.

— Cette fois, ne m'interromps pas, demandait-il. J'ai une livre dix-sept ici, deux livres six au bureau ; en me passant de mon café au travail, je gagne dix shillings, ce qui fait deux livres neuf shillings et six pence, puis tes dix-huit livres trois, cela fait

trois livres sept shillings neuf pence, plus cinq zéro zéro – qui est-ce qui remue? – huit sept neuf, je reporte sept – ne parle pas, mon trésor – plus la livre que tu as prêtée à cet homme qui est venu frapper à la porte – tranquille, bébé – je reporte bébé – ça y est, vous avez réussi! – que disais-je? neuf sept neuf? Oui, neuf sept neuf! la question est donc de savoir si nous pouvons vivre pendant un an avec neuf livres sept shillings neuf pence.

— Aucun problème, George!

Mais Mme Darling avait un préjugé en faveur de Wendy, et c'était lui qui des deux montrait la plus grande force d'âme.

— Souviens-toi des oreillons! dit-il d'un ton menaçant, et il enfourcha de nouveau son dada: Oreillons, une livre. C'est ce que j'inscris, mais je crains que cela ne s'élève à une trentaine de shillings – chut! – rougeole, une livre et demie, rubéole, une demi-guinée, ce qui fait deux quinze six – cesse d'agiter le doigt – coqueluche, disons quinze shillings...

Et la liste s'allongeait, et le total n'était jamais le même.

En fin de compte, Wendy passa de justesse, avec un rabais de sept shillings six sur les oreillons, et les deux maladies rouges ramenées à une seule.

La venue de John fut tout aussi âprement discutée, et Michael faillit bien y rester; pourtant, on les garda tous les deux, et bientôt on pouvait voir les trois petits Darling se rendant à la queue leu leu au jardin d'enfants de Mlle Fulsom, sous la surveillance de leur bonne.

Mme Darling aimait l'ordre, et M. Darling s'efforçait scrupuleusement d'imiter ses voisins. D'où la bonne. Comme ils étaient pauvres, vu le prix du lait que les enfants buvaient en quantité, cette bonne se trouvait être une chienne terre-neuve très collet monté, répondant au nom de Nana, et qui n'avait servi aucun maître en particulier avant d'être engagée par les Darling. Ils avaient fait sa connaissance dans le parc de Kensington où

elle passait le plus clair de ses loisirs à jeter des coups d'œil furtifs dans les berceaux, ayant toujours considéré les enfants comme une affaire importante. Les bonnes d'enfants négligentes la détestaient pour cette manie, et aussi parce qu'elle les suivait jusqu'au logis et se plaignait à leurs maîtresses.

Nana se révéla d'emblée un vrai trésor de nounou, veillant strictement à l'heure du bain et se levant à n'importe quelle heure de la nuit au moindre gémissement d'un de ses protégés. Car, naturellement, sa niche était installée dans la chambre des enfants. Avec un flair sans pareil, elle savait si votre toux est purement exaspérante, ou si elle mérite qu'on vous entoure la gorge d'une chaussette. Jusqu'à sa dernière heure, elle resta fidèle aux remèdes de bonne femme comme les feuilles de rhubarbe, et proclamait bien haut son mépris pour ces théories nouveau genre sur les microbes et autres bestioles. On aurait pu prendre une leçon de bonnes manières rien qu'à la voir escorter les enfants jusqu'à l'école ; lorsqu'ils se tenaient bien, elle leur permettait de marcher à côté d'elle, et les rangeait en file indienne s'ils cherchaient à muser en chemin. Les jours de gymnastique, elle n'oubliait jamais le tricot de John, et portait toujours un parapluie dans sa gueule pour le cas où il pleuvrait. Il y avait, dans le sous-sol du jardin d'enfants, une salle où les bonnes attendaient. Elles s'asseyaient sur les banquettes tandis que Nana se couchait sur le plancher. C'était là la seule différence. Néanmoins, celles-ci affectaient de l'ignorer, comme si elle occupait un rang inférieur de la société, et elle, de son côté, n'avait que dédain pour leurs futiles bavardages. Lorsque des amies de Mme Darling venaient visiter la chambre des enfants, Nana, contrariée, subtilisait en un clin d'œil le tablier de John pour lui enfiler à la place celui qui est orné d'un galon bleu, défroissait la robe de Wendy et se précipitait sur les cheveux de John. On n'aurait pu trouver pouponnière mieux gérée. Pourtant, M. Darling, tout en reconnaissant le fait, éprouvait un

certain malaise quand il imaginait les commentaires des voisins. Ne devait-il pas songer au rang qu'il occupait dans la ville ?

Nana le gênait encore d'un autre point de vue : il avait le sentiment qu'elle ne l'admirait pas. « Mais si, George, elle t'admire follement », le rassurait Mme Darling tout en faisant signe aux enfants de se montrer alors particulièrement gentils envers Papa. S'ensuivaient alors des danses gracieuses, auxquelles se joignait parfois Liza, l'autre domestique des Darling. Comme elle avait l'air petite fille, avec sa coiffe et son long tablier de bonne, bien qu'elle eût juré au moment d'entrer en service qu'elle n'aurait plus jamais dix ans ! Oh ! la gaieté de ces ébats ! Et la plus gaie de tous, Mme Darling, pirouettait avec tant de frénésie qu'on ne voyait plus d'elle que son baiser : c'est alors qu'on aurait eu une chance de le ravir, en sautant sur elle à l'improviste. Non, il n'existait pas de famille plus simple, plus heureuse, avant l'arrivée de Peter Pan.

Mme Darling eut vent de Peter pour la première fois alors qu'elle était occupée à mettre de l'ordre dans l'esprit de ses enfants. C'est une habitude nocturne de toute bonne mère, de fouiller dans l'esprit de ses enfants dès qu'ils sont endormis et de remettre toute chose d'aplomb pour le lendemain, rangeant à leur place les nombreux objets égarés dans la journée.

Si vous pouviez rester éveillés (mais c'est impossible, bien sûr), vous verriez comment s'y prend votre maman et trouveriez très intéressant de l'observer à ce moment. C'est exactement comme fouiller dans des tiroirs. Vous la surprendriez à genoux, je pense, se demandant perplexe où diable vous avez bien pu dénicher ce machin, faisant des découvertes agréables et d'autres qui le sont moins, pressant cette chose contre sa joue comme si c'était aussi doux qu'un petit chat, et faisant vivement disparaître cette autre de la vue. Quand, le matin, vous rouvrez les yeux, votre méchanceté et les passions mauvaises qui vous accompagnèrent au lit, vous les retrouvez pliées en une pile serrée, et

repoussées tout au fond de votre conscience. Par-dessus sont rangées vos plus jolies pensées, attendant que vous les enfiliez.

Je ne sais s'il vous est arrivé de voir la carte géographique de l'esprit d'une personne. Les docteurs dessinent parfois un schéma d'autres parties de votre corps, et ces croquis suscitent le plus vif intérêt. Mais surprenez-les donc tandis qu'ils s'ingénient à dresser le plan d'un esprit d'enfant, territoire non seulement embrouillé mais qui n'arrête pas un instant de bouger ! Des lignes en zigzag apparaissent, tout comme sur une feuille de température ; ce sont probablement les routes qui sillonnent l'île, car le pays de l'Imaginaire est toujours plus ou moins une île, avec, ici et là, d'étonnantes taches de couleurs, des récifs de corail et, au large, de fins voiliers corsaires ; et encore des repaires sauvages, des nains – tailleurs pour la plupart –, des grottes où coule une rivière, des princes benjamins de sept frères, une hutte prête à s'effondrer, et une toute petite vieille au nez crochu.

S'il n'y avait que cela, le plan serait facile à tracer. Mais on y trouve aussi le premier jour à l'école, la religion, les prêtres, le bassin rond, les travaux d'aiguille, des meurtres, des pendaisons, les verbes qui gouvernent le datif, le jour du flan au chocolat, les premières bretelles, dites trente-trois, trois sous pour arracher votre dent vous-même, et ainsi de suite. Et comme ces choses font tantôt partie de l'île, tantôt d'une autre carte qu'on voit par transparence, on ne s'y retrouve plus du tout, d'autant que cela remue tout le temps. Évidemment, le pays de l'Imaginaire diffère beaucoup d'une personne à l'autre. Celui de John, par exemple, possède une lagune où vont volants des flamants roses que John tire à la carabine. Alors que Michael, qui est encore petit, a un flamant rose que survolent des lagunes. John vit dans un bateau échoué dans les sables la quille en l'air, Michael dans un wigwam, et Wendy dans une hutte de feuilles habilement cousues ensemble. John n'a pas d'amis. Michael reçoit les siens la nuit. Wendy chouchoute

un louveteau abandonné par ses parents. Mais dans l'ensemble, les contrées de l'Imaginaire ont toutes un air de famille, et si elles voulaient bien se tenir en rang devant vous, vous diriez qu'elles ont toutes le même nez, la même bouche, etc. C'est toujours sur ces rivages magiques que les enfants viennent échouer leurs canots. Nous aussi, nous y sommes allés, et bien que nous n'y aborderons jamais plus, nous avons encore dans l'oreille le chant des vagues.

De toutes les Cythères, l'Île de l'Imaginaire est la mieux abritée et la plus dense, pas du genre qui s'étire en longueur avec d'ennuyeuses distances d'une aventure à l'autre, mais pleine comme un œuf. Le jour, quand on y joue, avec la nappe et les chaises, elle n'a rien d'effrayant ; mais deux minutes avant de s'endormir, elle devient presque vraie. C'est pourquoi l'on a inventé les veilleuses.

Au cours de ses voyages à travers l'esprit de ses enfants, il arrivait à Mme Darling de tomber sur des choses incompréhensibles pour elle. Entre autres et par-dessus tout : le mot Peter. Elle ne connaissait aucun Peter, et pourtant, il apparaissait çà et là dans la tête de John et de Michael, tandis que Wendy était toute gri-bouillée de son nom écrit en gros caractères effrontés. Lorsque Mme Darling le déchiffrait, elle lui trouvait l'air joliment sûr de lui.

— Oui, il est plutôt sûr de lui, admit Wendy à regret, comme sa mère la questionnait à son sujet.

— Mais qui est-ce, mon chou ?

— C'est Peter Pan, Maman, tu sais bien.

Sur le coup, Mme Darling ne sut pas du tout, mais en remontant dans son enfance, elle se souvient d'un Peter Pan qui vivait – disait-on – chez les fées. On racontait d'étranges histoires à son propos. Ainsi, on prétendait que, lorsque les enfants meurent, il les accompagne un bout de chemin pour qu'ils n'aient pas peur. Mme Darling y avait cru, autrefois, mais à présent qu'elle était mariée et raisonnable, elle avait peine à admettre qu'un être pareil pût exister.

— D'ailleurs, dit-elle à Wendy, il aurait dû grandir, depuis le temps.

— Non, non, il n'a pas grandi, assura Wendy d'un ton confidentiel. Il a tout juste ma taille.

« Aussi bien de corps que d'esprit », voulait-elle dire. Comment le savait-elle ? Impossible de le dire ! Elle le savait, un point c'est tout.

Mme Darling consulta son mari, mais celui-ci sourit avec un pff ! de mépris.

— Écoute-moi bien, dit-il, c'est quelque idiotie que Nana leur aura fourrée dans la tête, tout à fait le genre d'idées qui vient aux chiens. Laisse courir, ça leur passera...

Cela ne passa pas, pourtant ! Au contraire, le turbulent garçon allait bientôt donner un choc sérieux à Mme Darling.

Les enfants vivent les plus étranges aventures sans en être aucunement troublés. Ainsi, une semaine après un tel événement, il leur prend l'envie de vous raconter comment, alors qu'ils se promenaient dans la forêt, ils ont rencontré leur père mort et ont joué avec lui. Ce fut de manière accidentelle que Wendy fit un matin une révélation alarmante. On avait découvert sur le parquet de la chambre à coucher des feuilles mortes qui, assurément, ne s'y trouvaient pas lorsque les enfants étaient allés dormir. Mme Darling essayait de résoudre cette énigme quand Wendy expliqua avec un sourire indulgent :

— Je crois que c'est encore ce Peter.

— Que veux-tu dire, Wendy ?

— C'est vilain de sa part, de ne pas balayer, soupira Wendy qui était très soigneuse.

Peter venait parfois dans la chambre pendant la nuit, expliquait-elle mine de rien, et il lui jouait de la flûte, assis au pied de son lit. Hélas ! elle ne se réveillait jamais, aussi lui était-il impossible de savoir comment elle le savait. Elle le savait, un point c'est tout.

— Tu dis des sottises, mon trésor ! Personne ne peut entrer dans la maison sans frapper.

— Je crois qu'il entre par la fenêtre.

— Ma chérie, voyons ! au troisième étage ?

— Les feuilles mortes ne se trouvaient-elles pas au pied de la fenêtre, maman ?

C'était vrai ; c'est là qu'on les avait trouvées !

Mme Darling se demandait ce qu'il fallait en penser, tout cela semblait si naturel à Wendy qu'on ne pouvait classer l'affaire en prétendant qu'elle avait dû rêver.

— Mon enfant, s'écria Mme Darling, pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

— J'ai oublié, dit Wendy avec insouciance. (De fait, elle avait hâte de prendre son petit-déjeuner.)

Bon ! Wendy avait dû rêver.

Pourtant, ces feuilles étaient bien là. Mme Darling les examina attentivement. Ce n'étaient plus que des squelettes de feuilles, mais elle pouvait certifier qu'elles ne provenaient d'aucun arbre connu en Angleterre. Elle se mit à quatre pattes sur le plancher, scruta à la chandelle les empreintes d'un pied bizarre, explora la cheminée à l'aide du tisonnier, sonda les murs. Puis elle laissa se dérouler un ruban de la fenêtre jusqu'au trottoir : cela représentait une dizaine de mètres, avec guère plus qu'une gouttière pour grimper jusqu'en haut. Plus de doute, Wendy avait rêvé.

Eh bien non, elle n'avait pas rêvé, comme cela fut démontré précisément la nuit qui suivit et qui marqua le début des extraordinaires aventures des jeunes Darling.

Cette nuit-là, donc, les enfants allèrent une fois de plus se coucher. C'était le jour de congé de Nana et Mme Darling les avait-elle même baignés, puis bercés jusqu'au moment où, l'un après l'autre, ils avaient lâché sa main pour glisser lentement vers le pays du sommeil.

Ils avaient l'air si calme, si paisible, qu'elle sourit de ses propres frayeurs et s'assit tranquillement pour coudre auprès du foyer. C'était une chemise destinée à Michael, la première chemise de sa vie, qu'il mettrait le jour de son anniversaire. La chaleur du feu était douce, la chambre faiblement éclairée par les veilleuses et, à présent, la couture avait glissé sur les genoux de Mme Darling. Puis sa tête dodelina, oh ! fort gracieusement. Elle s'était endormie. Regardez-les tous les quatre, Wendy et Michael de ce côté-ci, John de celui-là, et Mme Darling près du feu... Il y aurait dû y avoir une quatrième veilleuse.

Dans son sommeil, Mme Darling eut un rêve. Elle rêva que le pays de l'Imaginaire s'était dangereusement rapproché, et qu'un étrange garçon en était débarqué. Il ne l'effrayait pas, elle l'avait déjà vu sur le visage des femmes qui n'ont pas d'enfant, et peut-être le voit-on également sur le visage de certaines mères. Mais, dans son rêve, il avait troué le voile qui cache la contrée de l'Imaginaire, et elle vit Wendy, John et Michael qui regardaient par ce trou.

Jusque-là, pas de quoi fouetter un chat. Mais, tandis que le rêve se poursuivait, la fenêtre s'ouvrit violemment et un garçon sauta sur le plancher. Une étrange lumière, pas plus grosse que le poing, l'accompagnait et dansait follement dans l'air de la chambre, comme si elle était vivante. À mon avis, ce fut elle qui réveilla Mme Darling.

Elle poussa un cri, vit le garçon, et je ne sais comment reconnut aussitôt Peter Pan. Si vous aviez été là, ou moi, ou Wendy, nous aurions vu qu'il ressemblait beaucoup au fameux baiser de Mme Darling. C'était un charmant petit gars, vêtu de feuilles et des résines qui suintent des arbres. Mais ce qu'il y avait de plus adorable en lui, c'étaient ses dents de lait qu'il avait au grand complet. S'apercevant qu'il avait affaire à une grande personne, il lui adressa un grincement de ses vingt petites perles blanches.

## CHAPITRE 2

### L'ombre

Mme Darling cria et, comme en réponse à un coup de sonnette, la porte s'ouvrit. Nana revenait de sa soirée au-dehors. Elle gronda et bondit vers le garçon qui s'élança prestement par la fenêtre. Mme Darling poussa un nouveau cri, de détresse cette fois, certaine que le garçon s'était tué. Elle descendit en courant jusqu'à la rue pour recueillir son petit corps ; elle ne le trouva pas. Elle regarda vers le haut et, dans la nuit noire, crut voir passer une étoile filante.

De retour dans la chambre, elle s'aperçut que Nana tenait quelque chose dans sa gueule. Ce quelque chose se révéla être l'ombre du garçon. Lorsqu'il avait sauté, Nana avait vite fermé la fenêtre, trop tard pour l'attraper lui, mais son ombre était restée coincée ; en claquant, la fenêtre l'avait arrachée.

N'en doutez pas : Mme Darling examina l'ombre avec soin, mais c'était tout à fait une ombre de l'espèce commune.

Nana ne demanda pas ce qu'il fallait en faire : la meilleure solution était de la suspendre à la croisée. Ce qu'elle fit, songeant que « comme il ne manquerait pas de revenir la chercher, mieux valait la mettre dans un endroit où il pouvait la reprendre sans déranger les enfants ».

Malheureusement, Mme Darling ne pouvait laisser l'ombre suspendue à la fenêtre. « On dirait du linge qui sèche. Cela gêne l'allure de la maison », se dit-elle.

Fallait-il la montrer à M. Darling ? Il était en train d'ajouter des manteaux d'hiver pour John et Michael, une serviette

humide autour de la tête pour se garder les idées claires, c'eût été indécemment de l'interrompre. De toute façon, elle savait d'avance qu'il dirait : «Voilà ce qui arrive quand on a un chien comme bonne d'enfants!»

Elle décida donc de rouler l'ombre et de la ranger soigneusement dans un tiroir en attendant l'occasion d'en parler à son mari. Las!

L'occasion se présenta une semaine plus tard, un certain vendredi d'impérissable mémoire. Car, bien entendu, c'était un vendredi.

— J'aurais dû être plus prudente un vendredi, se reprochait-elle souvent, par la suite, tandis que Nana, assise de l'autre côté, lui tenait la main.

— Non, non, répondait M. Darling, tout est arrivé par ma faute. Moi, George Darling, suis le seul responsable. *Mea culpa, mea culpa.* (Il avait reçu une instruction classique.)

Nuit après nuit, ils se remémoraient ce fatal vendredi, et chaque détail se gravait dans leur cerveau jusqu'à transparaître au revers, comme ces profils sur une monnaie mal frappée.

— Ah! si seulement j'avais refusé cette invitation à dîner, le 27, disait Mme Darling.

— Ah! si seulement je n'avais pas versé mon médicament dans l'écuelle de Nana, disait M. Darling.

— Ah! si seulement j'avais fait semblant d'aimer ce médicament, disaient les yeux humides de Nana.

— Mon goût pour les sorties, George!

— Mon maudit sens de l'humour, chérie!

— Ma sale manie de me vexer d'un rien, chers maître et maîtresse!

Alors l'un d'eux, ou tous ensemble fondaient en larmes, spécialement Nana à la pensée «qu'ils n'auraient jamais dû,